

LE QUARTIER LATIN DU HAUT LIEU AU NON LIEU

Le Quartier Latin, que le romantisme appelle encore « Pays latin », peut se définir comme un espace à la fois stratégique et marginal de la vie parisienne. Stratégique, parce qu'il constitue le camp de base à partir duquel tous les jeunes ambitieux du dix-neuvième siècle sont censés conquérir Paris ; marginal, parce qu'il n'est pas intégré à l'imaginaire élémentaire de la *vie parisienne*, qui se confond avec les plaisirs et les fastes de la Ville Lumière. Le Quartier Latin est l'antichambre où l'on rêve encore Paris, après l'avoir souvent rêvé de plus loin – en province. En cela, il est le passage obligé du roman de formation, au point que Franco Moretti n'hésite pas à en faire le fondement même du genre : « Sans le Quartier latin et la tension qui existe entre ce quartier et la ville de Paris, nous n'aurions pas le miracle du roman de formation français, ni cette idée de la jeunesse – affamée, rêveuse, ambitieuse – qu'il a inventée pour la culture moderne. [...] Que n'a pas perdu la culture anglaise, pour ne pas avoir eu un Quartier latin ? » Cet espace du vieux Paris aisément circonscrit, qui, en 1869, a pour limites « au Nord la Seine, le quai des Augustins, le quai Saint-Michel et Saint-Bernard, au Sud le Boulevard du Montparnasse, à l'Ouest la rue Bonaparte, et à l'Est la Halle aux vins »¹ est devenu consubstantiel au roman d'apprentissage, à ces grands récits de lutte où s'éprouve le héros et se trouve révélée « la vie humaine », selon le mot de Balzac à l'incipit du *Père Goriot* : « Qui n'a pas pratiqué la rive gauche de la Seine, entre la rue Saint-Jacques et la rue des Saints-Pères ne connaît rien à la vie humaine.

« Vie humaine, écrit Balzac, et non *parisienne*, signifiant ainsi que le Quartier latin dépasse le cadre de la seule sociologie parisienne. Il est le lieu nu où se révèle l'essence d'un homme avant qu'il n'aille exister dans les lieux pleins de la Capitale. En témoignage, dans *Les Misérables*, l'itinéraire de Marius quittant les ors du faubourg Saint-Germain pour échouer d'abord à l'hôtel de la porte Saint-Jacques, premier stade du dénuement qu'il partage avec Courfeyrac, puis à la mesure Gorbeau, située vers la barrière d'Italie, aux marges de Paris, où « il mangea cette chose inexprimable qu'on appelle *de la vache enragée* ». Songeons encore au trajet qu'emprunte Lucien de Rubempré à son arrivée à Paris. Alors qu'il croyait pouvoir faire l'économie d'un passage au Quartier latin, il y est exilé de force, par une élite qui lui reproche, outre son nom de Chardon, de ne pas avoir fait ses preuves. Manifestement, l'Opéra et les Champs-Élysées, hauts lieux de la *vie parisienne*, intervenaient prématurément dans le parcours du personnage dont la formation devait passer par le dénuement des garnis du Pays latin. Lucien est donc contraint de s'installer sur l'autre rive.

Dans le grand roman d'apprentissage, le Quartier latin est un lieu d'où l'on contemple Paris. Certains habitent au bord de l'eau, sur la rive gauche, comme Frédéric Moreau qui emménage quai Napoléon ; de son balcon, il passe des heures à regarder le Paris de la rive droite où se niche, dans le lointain, la maison de madame Arnoux. La topographie du quartier, concentré autour de la Montagne Sainte-Geneviève, fait d'ailleurs du lieu un promontoire avec vue imprenable. Lousteau, dans une allée du Luxembourg, tout en donnant sa leçon d'arrivisme à Lucien, désigne ainsi du regard « la grande ville qui fumait au déclin du jour » étendue « à [leurs] pieds ». Sur les flancs de cette hauteur, les héros séjournent plus ou moins longtemps, le temps de s'y abriter et d'y souffrir. Dans *La Comédie humaine* y logent les figures de l'ambition et du travail que sont Desplein, Bianchon, d'Arthez, Z. Marcas, celles encore du sacrifice (Michel Chrestien) et de la folie créatrice (Louis Lambert). C'est l'âge d'or littéraire du quartier, qui coïncide avec son âge d'or pittoresque. Car sous la monarchie de Juillet, les Physiologies mais aussi les chansons propagent les lieux et les figures latines² : les cafés, les restaurants, le Jardin du Luxembourg, les grisettes, les punchs, les

1. Franco Moretti, *Atlas du roman européen* (1800-1900), traduction française, 2000, Seuil, p. 113.

2. Théodore de Banville, *Paris Guide*, « Le Quartier latin et la bibliothèque Sainte-Geneviève », 1867, p. 1352.

3. Victor Hugo, *Les Misérables*, troisième partie, livre cinq, Le Livre de poche, t. II, p. 229, 1989.

4. Voir *Physiologie des étudiants, des grisettes et des bals de Paris par Satan* (1849). Conscient du caractère rebattu du sujet, l'auteur de cette Physiologie tardive justifie cette énième évocation par le fait que le « Quartier [est] toujours décrit et toujours inconnu, parce qu'il est toujours nouveau ! » (p. 30). Parmi les innombrables représentations pittoresques, voir la série de Gavarni, *Les Étudiants*, préfacée par Théophile Gautier, dans

pipes, les tabagies, et les tapagies... Toute cette ethnologie latine pittoresque que diffusent également les récits de Murger sape sans en avoir l'air l'aura romanesque du quartier. Bientôt il se résoudra en quelques clichés ineptes que le réalisme liquidera. En un sens, le pittoresque des représentations médiatiques finit par tuer le romanesque balzacien⁵. Du reste, le Pays latin de Balzac accorde peu de place au folklore de la jeunesse des Écoles : si le Luxembourg est prétexte à de longs exposés sur les meilleurs moyens de réussir, il ne laisse aucune place aux rêveries ou badinages amoureux⁶. Même Flicoteaux, objet d'une évocation attendrie, ne donne pas lieu aux traditionnelles plaisanteries culinaires qu'inflige aux restaurants pour étudiants la littérature pittoresque⁷. Succédant à la vague des Physiologies de la monarchie de Juillet, le roman réaliste disqualifie définitivement le quartier et ses hôtes, en y implantant et en y faisant prospérer la saleté et la bêtise – qui marquent encore, à la fin du siècle, la sociologie du Quartier latin dessinée par Barrès dans *Les Déracinés*⁸.

Un quartier pittoresque : le folklore latin

Sous la monarchie de Juillet, c'est donc « l'agréable vie de jeune homme » (Flaubert, 26 novembre 1842) qui est popularisée, cette « vie de farceurs du Quartier latin » dont parle monsieur Homais avec gourmandise tandis que Léon quitte Yonville pour faire son droit à Paris. Dans ce type de représentations, la blague est la règle, comme s'il s'agissait de soustraire au sérieux une vie et un lieu que seul le transitoire caractérise. Les gravures de Gavarni dans sa série *Les Étudiants de Paris* en témoignent, en entretenant un décalage ironique entre, d'une part, l'illustration, et la légende, d'autre part. Un jeune homme, accoudé à une mansarde où il tient compagnie à une grisette cousant, est ainsi pourvu de ce commentaire laconique : « Il fait son droit »... Dans ce folklore romantique des *Français peints par eux-mêmes*, du *Musée pour rire*, de la *Bibliothèque pour rire*, qui exclut toute représentation de l'étude (si ce n'est pour évoquer les quinze jours de « pioche » précédant les examens), le Pays latin est ainsi identifié à ses « garnis dégarnis » (Théophile Gautier) où trônent les

Œuvres complètes, 1846, t. III ; Louis Huart, *L'Étudiant*, vignettes de MM Alophe et Morisset, 1841 ; « L'Étudiant en droit » par Ernest de La Bédollière dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Léon Curmer, 1840. Voir l'hymne latin d'Antoine Watrison, véritable « standard » de l'époque, « Mon vieux Quartier latin », 1840.

5. L'historien Jean-Claude Caron pointe le phénomène, en montrant dans quelle mesure il a nui sous la monarchie de Juillet à l'aura de l'étudiant, qui après avoir été un héros des barricades semble voué au pittoresque inoffensif de la vie estudiantine : « En même temps qu'il entre dans le folklore et dans des représentations sous diverses formes, l'étudiant perd en crédit et en crédibilité » (*Généralisations romantiques, les Étudiants de Paris et le Quartier latin* (1814-1851), Armand Colin, 1991, p. 221).

6. A peine remarque-t-on chez Balzac une allusion aux amoureux du jardin, tant célébrés ailleurs par Murger : « Avant la chute du jour, le journaliste et le néophyte allèrent s'asseoir sous les arbres dans cette partie du Luxembourg qui de la grande allée de l'Observatoire conduit à la rue de l'Ouest. Cette rue était alors un long borbier, bordée de planches et de marais où les maisons se trouvaient seulement vers la rue de Vaugirard, et ce passage était si peu fréquenté, qu'au moment où Paris dîne, deux amants pouvaient s'y quereller et s'y donner les arrhes d'un raccommodement sans crainte d'y être vus [...] ce fut dans cette allée, sur un banc de bois, entre deux tilleuls, qu'Etienne écouta les sonnets choisis pour échantillons parmi *Les Marguerites* » (*Illusions perdues*, Gallimard, « Folio », p. 252). Au Luxembourg des *Illusions perdues*, les amours des grisettes et des étudiants sont à peine entrevus, et même, ne sont que d'ordre virtuel. Le folklore est soigneusement tenu à distance.

7. Voir par exemple, Louis Huart, « Les Restaurants du pays latin », dans *Le Musée pour rire*, 1839, p. 104 et suiv. Le rédacteur se livre à une description héroï-comique des biftecks récalcitrants que l'on y sert : « Alors commence un combat terrible, un combat renouvelé de l'antique, le duel d'un Vorace contre un Coriace » (p. 106).

8. Au moment où François Sturel pénètre dans une brasserie de la rue Médicis, le romancier s'insurge : « On se demande où mènent les fastidieuses études qu'on impose à la jeune bourgeoisie : elles mènent au café. Mobilier malpropre, service bruyant et familier, chaleur de gaz intolérable ! Comment demeurer là sinon par veulerie ? C'est compromettre son hygiène morale plus fâcheusement qu'aucun vice, puisqu'on n'y trouve ni passion ni jouissance, mais seulement de mornes habitudes. Voilà pourtant le chenil des jeunes bacheliers qui sortent des internats pour s'adapter à la vie moderne » (Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Champion, édition de Jean-Michel Wittmann et Emmanuel Godo, 2004, p. 133).

inévitables fleurets et masques en sautoirs⁹, à ses cafés enfumés (que la mode romantique qualifie d'estaminets) qui font office pour beaucoup d'étudiants de second domicile, au jardin du Luxembourg et son « allée des Soupirs » où se nouent les premières amours, à la Chaumière¹⁰, au théâtre du Panthéon, et à des silhouettes caractéristiques. Celle de l'étudiant : les cheveux trop longs, la casquette ou le chapeau, porté sur l'oreille, une pipe phénoménale entre les mains ou à la bouche qui constitue son véritable emblème¹¹ ; celle de la grisette, toujours « sémillante, au frais minois sous un pimpant bonnet » (« Mon Vieux Quartier latin »), celle du marchand d'habits qui hèle les jeunes gens depuis la rue, etc.

Dans toutes ces publications, le Quartier latin est présenté comme un aimable lieu de récréation où s'ébrouent les enfants de la bourgeoisie louis-philipparde avant de regagner leur province où ils deviendront de petits notables dûment rangés¹². Nul apprentissage n'y a lieu. Nulle formation n'en résulte, puisque les années d'études se concluent par une étonnante régression. Louis Huart en propose même une version entomologique, où s'impose le diagnostic d'une mue paradoxale :

L'étudiant nous offre le spectacle prodigieux d'une métempsychose étonnante – elle a lieu en sens inverse ; c'est-à-dire qu'après avoir voltigé pendant trois ans à Paris, le brillant papillon une fois retourné en province se transforme en chrysalide pour le restant de ses jours. Du jour où il est reçu avocat ou docteur en médecine ; il achète un habit noir, il fait couper ses cheveux, il ne prend plus de tabac qu'en prises ; bref, il devient un jeune bourgeois rangé, montant exactement sa garde et ne connaissant plus les dominos même de nom. L'un se met à courir après les malades, l'autre après les plaideurs – celui-ci après

9. Voir l'illustration p. 22 de *La Physiologie des étudiants et des grisettes par Satan*, op. cit. On retrouve cette composition pittoresque dans la chambre de Lousteau rue de La Harpe qui constitue « la chambre classique du quartier latin ». Il s'agit d'une mauvaise chambre, où tout dit une « vie sans repos et sans dignité ». « Dans un panneau, Lucien vit des fleurets croisés sous un masque » (Balzac, *Illusions perdues*, éd. cit., p. 266), comme l'emblème d'une existence inepte, qui se contente d'afficher les symboles du romantisme. Voir Louis Huart, *Quand on a vingt ans, histoire de la rue Saint-Jacques*, Abel Ledoux, 1834. Le héros, Alfred de Ligny, qui vient d'arriver de sa Lorraine natale, aménage sa chambre de la rue Saint-Jacques : « Deux fleurets et un masque furent placés en sautoir contre le mur pour servir de décoration à la chambre ; le violon obligé fut accroché à côté, pour servir de pendant » (p. 49-50). Léon Dupuis rêvera les mêmes compositions pour son futur appartement parisien : « [...] et Paris alors agita pour lui, dans le lointain, la fanfare de ses bals masqués avec le rire de ses grisettes. [...] Et il se mit à faire des préparatifs intérieurs ; il arrangea d'avance ses occupations. Il se meubla, dans sa tête, un appartement. Il y mènerait une vie d'artiste ! Il y prendrait des leçons de guitare ! Il aurait une robe de chambre, un béret basque, des pantoufles de velours bleu ! Et même, il admirait déjà sur sa cheminée deux fleurets en sautoir, avec une tête de mort et la guitare au dessus » (Flaubert, *Madame Bovary*, Le Livre de Poche, p. 209).

10. Fondé en 1787, « le plus célèbre des bals publics de Paris » (Larousse, *Grand Dictionnaire Universel*) était situé sur le boulevard Montparnasse, il fut fermé en 1853, victime de la concurrence du Bal Bullier, qui deviendra la Closerie des Lilas.

11. « Une pipe colossale est l'accessoire obligé de l'étudiant, fumeur intrépide, il parfume les passants des bouffées nauséabondes du tabac de la régie » (Ernest de La Bédollière, « L'Étudiant en droit », *Les Français peints par eux-mêmes*, Léon Curmer, 1840, t. I, p. 19).

12. Dans son roman *Horace* de 1840, racontant la vie tourmentée d'un jeune étudiant en droit, George Sand s'élève contre cette représentation qu'elle estime abusive. Elle s'en prend implicitement aux caricatures de la Bédollière dans son article « L'Étudiant en droit » des *Français peints par eux-mêmes*. « J'ai lu quelque part une définition assez étendue de l'étudiant qui n'est certes pas sans talent, mais qui ne m'a point paru exacte. L'étudiant y est trop rabaisé, je dirais plus, trop dégradé ; il joue un rôle bas et grossier qui vraiment n'est pas le sien. [...] si les étudiants étaient aussi pervers qu'on nous les montre, l'avenir de la France serait étrangement compromis. [...] Que de nuances infinies dans cette populations d'enfants à demi hommes que Paris voit sans cesse se renouveler, comme des aliments hétérogènes dans le vaste estomac du quartier latin ! Il y a autant de classes d'étudiants, qu'il y a de classes rivales et diverses dans la bourgeoisie. Haïssez la bourgeoisie encroûtée qui, maîtresse de toutes les forces de l'État, en fait un misérable trafic ; mais ne condamnez pas la jeune bourgeoisie qui sent de généreux instincts se développer et grandir en elle. En plusieurs circonstances de notre histoire moderne, cette jeunesse s'est montrée brave et franchement républicaine. En 1830, elle s'est encore interposée entre le peuple et les ministres déchus de la Restauration, menacés jusque dans l'enceinte où se prononçaient leurs jugements ; ç'a été son dernier jour de gloire » (George Sand, *Horace*, Omnibus, p. 348-349).

les ministres qui disposent des places de substituts, et celui-ci après les jeunes filles richement dotées ! Enfin arrivé à quarante ans, l'ex-étudiant, en quelque position que le sort l'ait placé, a inmanquablement pris une femme, du ventre et des lunettes. Ce que c'est que de nous, Grand Dieu¹³ !

Le texte du physiologiste inverse une image qui figurait déjà dans *La Peau de chagrin* (1831). Réduit à une existence studieuse, solitaire et miséreuse dans sa mansarde de l'hôtel Saint-Quentin, Raphaël de Valentin vit « de pain et de lait, comme un solitaire de la Thébàide, plongé dans le monde des idées, dans une sphère inaccessible au milieu de ce Paris si tumultueux, sphère de travail et de silence où, comme les chrysalides, [il se] bâtissai[t] une tombe pour renaître brillant et glorieux ». Lieu d'une mort au monde, le Quartier latin impose selon Balzac « de risquer de mourir pour vivre¹⁴ ». Pour Louis Huart et sa pochade de la *Bibliothèque pour rire*, c'est au contraire le lieu où l'on vit brièvement avant d'aller mourir longuement quelque part en province, au fond d'une étude de notaire.

L'absence d'apprentissage tient également au fait que les Physiologies ayant pour objet l'étudiant lui font rarement passer la Seine, et donc aborder les lieux de la vie parisienne. A moins de le transporter dans une guinguette champêtre où il mène sa grisette. Celle-ci est du reste tout aussi sédentaire, ignorant en grande part les loisirs extérieurs à son quartier :

L'Étudiante descend continuellement le fleuve de la vie le long du ruisseau de la rue Saint-Jacques ; nous l'avons dit, jamais elle ne traverse le Pont-Neuf ; à moins qu'elle n'y soit totalement forcée pour aller voir un mélodrame extraordinaire à l'Ambigu. Mais c'est excessivement rare¹⁵.

Quand a lieu le passage vers la rive droite ou le faubourg Saint-Germain, cela s'apparente à une trahison, qui met en péril l'identité, l'authenticité et la pérennité du vieux quartier. Du côté de la Chaussée d'Antin, les grisettes se métamorphosent en « lorettes », et en « lions » les étudiants. Il faut écouter la complainte « Mon vieux Quartier latin » composée en 1840 par Antoine Watrison et entonnée par plusieurs générations d'étudiants, pour saisir à quel point le quartier des Écoles aime à se représenter comme une « nation indépendante » (Théodore de Banville, *Paris Guide*) :

Ils ont quitté ces greniers séculaires
Par nos aïeux et par nous habités
Réduits obscurs où les noms de leurs pères
Sur les vieux murs sont encore incrustés.
Eux, ces lions !... loger dans des baraques !
Il leur fallait le faubourg Saint-Germain !
Ils m'ont laissé seul au faubourg Saint-Jacques
A regretter notre vieux Quartier latin !

Type charmant, grisette sémillante,
Au frais minois sous un pimpant bonnet,
Où donc es-tu gentille étudiante,
Reine sans fard de nos bals sans apprêt ?
Du feu du punch, infidèle vestale,
Tu t'envoles vers la cité d'Antin...
Ah ! qu'un fichu t'allait bien mieux qu'un châle
Quand tu régnais au vieux Quartier latin !

Il est tombé notre dernier refuge,
De Massenot le vieil estaminet !
Le rams antique et l'effet rétrofuge
Sont délaissés pour un sot lansquenet.

13. *La Bibliothèque pour rire*, « L'Étudiant », 1834, p. 16.

14. Balzac, *La Peau de Chagrin*, Gallimard, Folio, p. 135.

15. Louis Huart, *op.cit.*, p. 17. Le terme « étudiante » désigne communément au dix-neuvième siècle une grisette ayant perdu son indépendance économique et qui se fait entretenir par un étudiant.

L'étudiant ferré sur l'étiquette
À l'Opéra se pose en muscadin,
L'étudiante est aujourd'hui lorette.
Non tu n'es plus mon vieux Quartier latin.

Le folklore valorise la vision d'un milieu vivant en autarcie ; c'est pourquoi, rien de déterminant ne peut arriver au Quartier latin. Les ébullitions révolutionnaires sont absentes de ses représentations pittoresques, et les amours se nouent et se dénouent dans la plus franche bonhomie. Comme dans la célèbre gravure de Gavarni, où un étudiant sur le départ accueille dans sa chambre son successeur et lui dit : « Je te laisse ma femme et ma pipe, aie bien soin de ma pipe. » Dans un petit récit inspiré de ses propres physiologies, Louis Huart conforte cette vision inoffensive d'un Quartier dont on ressortirait parfaitement indemne¹⁶. Alfred Ligny, jeune Lorrain, arrive à Paris pour y faire son droit, s'installe dans un hôtel rue Saint-Jacques et tombe très vite amoureux d'une jeune fleuriste qu'il a rencontrée au théâtre du Luxembourg. La conquête est difficile car elle est honnête, ils se mettent finalement en ménage, le jeune homme fait des dettes et il est emprisonné à Clichy. Il devient fou, et Louise, enceinte, se suicide en se jetant du Pont Neuf dans la Seine... Mais cette fin n'est qu'un leurre, car elle a été rapportée par un informateur mal informé ; le narrateur se trouve donc obligé d'insérer le post-scriptum rectificatif suivant : un jour, par hasard, il est entré à l'église Saint-Sulpice où se déroulait un mariage. Il reconnaît la grisette Louise en la personne de la mariée qui épouse un opulent bonnetier ; intrigué, le narrateur se renseigne et apprend qu'Alfred n'est nullement devenu fou, mais qu'il a quitté Paris pour Strasbourg où il poursuit ses études de droit, sur la demande de ses parents... Un dénouement platement réaliste vient donc corriger un dénouement éminemment mélodramatique qui conjugait deux paroxysmes, folie de l'étudiant et suicide de la grisette. Le Quartier latin est au fond bien inoffensif...

Ce qui fait dire à l'auteur de la *Physiologie de l'étudiant et de la grisette* en 1849, qu'« on éprouve du chagrin à voir cette fougueuse jeunesse s'alourdir et s'éteindre dans les germaniques joies de la canette, accepter sinon comme bonne, au moins comme indifférente toute mesure d'omnipotence quelconque qui n'atteint point le droit de la libre fumée¹⁷. » L'observateur désolé déplore le phénomène bien connu d'une jeunesse « dépolitiquée » (comme le dira Baudelaire de lui-même) que démentira cependant la mobilisation, certes vite neutralisée, des étudiants, sous l'impulsion du « Comité des jeunes » dont fait partie Vallès, contre le coup d'État du deux décembre¹⁸. À force de réduire le Quartier à la bière, au punch, au tabac et aux grisettes, les Physiologies avaient sans doute fini par déréaliser la rue Saint-Jacques et ses environs. Pour autant, les temps héroïques du Quartier ne reviendront plus.

Le Quartier réaliste

Le roman réaliste avec sa haine de toutes les euphories ne pouvait qu'achever la destitution de l'imaginaire du Quartier latin. Que l'on se rappelle, en guise de préambule, l'incipit de la troisième partie de *Madame Bovary*. Elle constitue un *digest* exemplaire des pratiques du pays latin, un concentré de signes exténués à force d'être ressassés :

M. Léon, tout en étudiant son droit, avait passablement fréquenté la Chaumière, où il obtint même de fort jolis succès près des grisettes, qui lui trouvaient l'air distingué. C'était le plus convenable des étudiants : il ne portait les cheveux ni trop longs ni trop courts, ne mangeait pas le premier du mois son argent du trimestre, et se maintenait en de bons termes avec ses professeurs. Quant à faire des excès, il s'en était toujours abstenu, autant par pusillanimité que par délicatesse. [...] Souvent, lorsqu'il restait à

16. Louis Huart, *Quand on a vingt ans, histoire de la rue Saint-Jacques*, 1834.

17. *Physiologie de l'étudiant, de la grisette et des bals de Paris par Satan*, 1849, p. 34-35.

18. Jean-Claude Caron souligne que « le Quartier latin fut l'un des rares quartiers de Paris à tenter de résister [...] tranch[ant] avec l'indifférence de nombreux autres quartiers, y compris les quartiers ouvriers » (*op. cit.*, p. 396).

lire dans sa chambre, ou bien le soir assis sous les tilleuls du Luxembourg, il laissait tomber son code par terre, et le souvenir d'Emma lui revenait¹⁹.

Trois mots-clef sont retenus, « Chaumière », « grisette », « Luxembourg » pour expédier les trois années de Léon Dupuis au Quartier latin. Le récit est sommaire, comme si chacun des termes contenait en soi une histoire et une description qu'il n'est plus besoin de réaliser. La publicité de ces lieux et de ces figures n'est plus à faire. Celle des grisettes, spécialité parisienne par excellence, celle du Luxembourg et de ses ombrages où s'attardent tant de héros de Murger... Quant à La Chaumière, elle avait défrayé la chronique parisienne au début des années 1840, et ce jusque dans le très sérieux *Constitutionnel* à cause des rivalités très médiatiques qui avaient opposé Clara Fontaine à la reine Pomaré, deux célèbres danseuses de la monarchie de Juillet. Non seulement le texte flaubertien exclut toute forme de romanesque (puisque Léon ne passe pas la Seine), mais il se contente de recycler le pittoresque en le compactant en quelques emblèmes laconiques. Zola, de son côté, pousse à son comble ce processus de réduction. Lui qui n'a élu le « cadre » de la rive gauche pour aucun de ses romans condense le Quartier latin que fréquente Lazare Chanteau pour ses études de médecine, en une simple *odeur*. Revenu pour les vacances en Normandie, le héros de *La Joie de Vivre* a « dans les yeux, dans les gestes dix mois d'une existence qu'on ne pouvait raconter à une petite fille », avant que « la rude brise de la mer le lav[ât] des odeurs du quartier latin²⁰ ». Le Quartier, devenu poncif et inopérant, s'est subtilisé en une essence indéfinissable (aux fragrances de tabac et de punch sans doute), semblable à la « parisine », cette substance chimique imaginaire, concentré de tout ce qui fait que Paris est Paris, « inventée » par le chroniqueur Nestor Roqueplan²¹. Le romancier n'en dira pas plus sur le séjour de Lazare sur les flancs de la montagne Sainte-Geneviève. Vu de loin, le Quartier n'est presque plus rien, et ne compte pas plus qu'une odeur éphémère. Vu de près, quand les romanciers réalistes y implantent ponctuellement ou durablement leurs personnages, il devient un haut lieu de la bêtise et de la saleté.

Et maintenant, si vous ne craignez pas de perdre les riantes illusions que vous ont procurées les poètes menteurs des Musettes et des Mimis – si vous voulez connaître la vérité sur ce quartier, que tout l'encens de ces poètes n'a pas purifié encore et qui n'est en définitive qu'un quartier bête et sale, tournez la page et lisez.

(Marius Roux, Préface à *Évariste Plauchu, Mœurs vraies du Quartier latin*, 1869.)

Le roman de Marius Roux, ami de jeunesse de Zola, ne laisse demeurer aucune ambiguïté ; il s'agit bien d'en finir avec les vignettes romantiques du Quartier latin, et ce sous les bannières zoliennes et flaubertiennes réunies du « sale » et du « bête ». Cette liquidation passera par la relation de la lamentable histoire d'Évariste Plauchu, jeune méridional monté à Paris pour faire son droit, et qui meurt fou pour s'être entiché d'une petite actrice de Bobino qui l'abandonne. Le tableau de la vie latine, que brosse à Évariste son ami Raoul, trahit l'enclavement persistant du Quartier – qui pourtant vient de subir les percées haussmaniennes des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain et de la rue des Écoles. Encore une fois, les récits latins n'ouvrent pas sur la vie parisienne et les amours de l'étudiant sont résolument autochtones :

Vous voyez mon cher Évariste qu'on n'est pas maître de soi et que de prime abord on est obligé de taper dans le tas. – S'il en est un qui dédaigne de puiser dans le panier aux pommes et qui veuille cueillir le fruit sur l'arbre, il est à peu près sûr de perdre sa peine et d'échouer. – Je ne lui conseillerais pas de s'adresser aux nobles dames du faubourg... La Mode a fait trop de progrès et il faut trop d'or pour dorer les vieux blasons. Ce sont là morceaux de financiers. Nous autres « pauvres escoliers » nous ne pourrions guère tenter que quelque vorace quarantenaire avide de jeune sang et de chair fraîche. Ah ! pouah ! – Je ne lui conseillerais pas non plus de s'adresser aux bourgeoises... Il y a certes belle chasse à faire dans leur camp, mais, voulez-vous que je vous fasse une confidence, l'amour d'une bourgeoise me fait peur. Elles sont trop « crampons » les bourgeoises !... Il ne reste guère qu'une classe intéressante et

19. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Le Livre de Poche, p. 355.

20. Émile Zola, *La Joie de vivre*, *Les Rougon-Macquart*, Gallimard, La Pléiade, t. III, p. 848.

21. Voir sur ce point la contribution de Roselyne de Villeneuve.

convenable : celle des grisettes²² [...] – Voilà, mon cher Évariste, la position de l'étudiant : pas de grandes dames, pas de bourgeoises, pas de grisettes. Il ne lui reste que les folles du Quartier, la bohème de l'amour²³.

D'emblée, dans ce discours prétendument initiatique, toute trajectoire parisienne est exclue. En somme, pour ce qui est des maîtresses, la règle est de choisir sur place et de se contenter de la population locale, toute solution extérieure étant jugée hors de portée ou incommode. L'emploi du temps journalier d'Évariste, détaillé heure par heure par Marius Roux, confirme cette sédentarité : le personnage circule entre le café, la brasserie et le bal Bullier. Ce qui donne à peu près ceci :

Lever 11h
Déjeuner dans une crèmerie
Brasserie où il retrouve les étudiants des deux Écoles et des artistes, cafés, cartes, bières, billard
Flânerie sur le boulevard
Café où on prend l'absinthe
Dîner au bouillon Porret
Retour à la Brasserie ou à Bullier²⁴

Et l'auteur de commenter, excédé par son personnage : « C'était une existence facile, une vie de petits crétiens et bons à rien. Rarement l'idée venait à quelqu'un de dépenser une soirée au théâtre ou d'utiliser une soirée aux cours²⁵. » Le pittoresque a fini par se dégrader en routine inepte où sombre la jeunesse des Écoles. André Chadourne, dans sa très sérieuse étude, qui n'est plus justement une *Physiologie*, intitulée *Nos étudiants* (1884), s'en désole, déplorant « l'indifférence de la jeunesse à toutes les manifestations littéraires autant qu'artistiques²⁶ », regrettant les temps glorieux d'*Hernani*, et stigmatisant un « monde de marmottes dormant dans les replis de la Montagne Sainte-Geneviève²⁷ », celle-là même qui servait de promontoire aux espoirs d'une certaine jeunesse balzacienne. Ce semble d'ailleurs un propos unanime de l'époque : Francisque Sarcey, saluant en 1878 la fondation du cercle des Hydropathes, espère que s'y joindront les étudiants car « une soirée passée là à causer d'art et de littérature est au moins aussi agréable et, à coup sûr plus utile que ne le sont les heures perdues à remuer des dominos sur une table de café²⁸ ». Quand Daudet rappelle les années latines de son héros et homme politique Numa Roumestan, le site, qualifié de « milieu racorni », a définitivement perdu son aura romanesque : les jeunes hommes s'y rassemblent par affinités régionales et passent leur temps à « parler patois, boulotter entre le café, l'école et la table d'hôte » :

De temps en temps, à l'occasion d'un examen, une ripaille improvisée répandait dans le café des odeurs de fricots à l'ail, de fromages de montagne puants et décomposés sur leur papier bleuis. Là-dessus le nouveau diplômé décrochait du râtelier sa pipe à initiales et s'en allait, notaire ou substitut, dans quelque trou lointain d'outre-Loire, raconter Paris à la province, ce Paris qu'il croyait connaître et où il n'était jamais entré²⁹.

22. Mais, en ce domaine, les étudiants subissent la dure concurrence des calicotiers qui, parce qu'ils promettent le mariage aux grisettes, les leur soustraient.

23. *Ibid.*, p. 32-34. Ces « folles du Quartier » se déclinent, selon Raoul, le personnage de Marius Roux, sous plusieurs espèces : la « bonne fille » (elle est « à peu près fidèle »), « la cascadeuse » (c'est une « dansomaniaque » comme la Mariette de Murger dans *Le Pays latin*), la « rouleuse » (c'est celle qui se dispose à passer l'eau pour trouver un amant fortuné), et enfin la « drogue », véritable « vermine » qui figure l'ultime état de la dégradation féminine.

24. *Op. cit.*, p. 118.

25. *Ibid.*, p. 119.

26. André Chadourne, *Nos étudiants*, Dentu, 1884, p. 97.

27. *Ibid.*, p. 105

28. Francisque Sarcey, *XIX^e Siècle*, décembre 1878, cité par Émile Goudeau, *Dix ans de Bohème* [1888], édition de M. Golfier et J.-D. Wagneur, Champ Vallon, 2000, p. 223.

29. Alphonse Daudet, *Numa Roumestan, Mœurs parisiennes*, Charpentier, 1881, p. 22.

Tout est dit. Le Quartier latin n'a plus aucune vocation initiatique et, en ce sens, s'apparente à un non lieu. Ne demeure que la nausée, celle qui émane des cafés et des brasseries malpropres du boulevard Saint-Michel, comme dans cette vision crasseuse et empuantie qu'en propose Marius Roux en 1869 :

S'il y a peu de monde en ce moment, la foule qui a passé par là a laissé des traces de son passage : le sol est humide et la boue traînée par les souliers se mêle au sable jeté par les garçons. De grandes mares de crachats s'étendent ça et là autour des chaises aux barreaux faits de boue, une atmosphère lourde et âcre, toute imprégnée de respiration humaine, de vapeurs condensées de tabac pèse autour des soupeurs et de la soupe, laquelle exhale elle-même des parfums d'arrière-cuisine qui ne doivent pas donner des rêves bien sucrés ni bien ambrés. On sort de là tout écoeuré et poursuivi par la mauvaise odeur qui s'attache aux habits, comme le remords à la conscience³⁰.

Les miasmes et les odeurs tenaces sont la signature du quartier, l'emportant désormais sur le pittoresque et sur le romanesque. A cet égard, Gustave Toudouze ne craint pas la surenchère avec son roman intitulé *Le Vice, Mœurs contemporaines*. On y lit le récit de la déchéance alcoolique d'un jeune homme plein d'avenir, Paul Montrachet, venu au Quartier latin pour devenir écrivain. Les refus des éditeurs le poussent à s'abrutir au fond d'une brasserie rue de La Harpe, puis avec une bande d'artistes ratés imbibés d'absinthe qui ont fondé un bien piteux cénacle, « Le Club de l'avenir ». Dans les anciennes rues du quartier qui ont échappé aux coups de pioche des grands travaux, les rues de la Parcheminerie, Boutebrie, Saint-Séverin, de la Huchette, les mauvaises odeurs et les immondices se répandent. Les étroites ruelles du vieux quartier latin forment un « ulcère immonde ».

De partout, du ruisseau croupissant, des garnis louches, des portes entrebaillées, derrière lesquelles bruissent les voix enrôlées jetant leurs appels aux passants, des corridors douteux où agonise tout au fond la lueur tremblotante d'une veilleuse montrant un escalier de bois suant la saleté et l'humidité malsaine, s'échappent les puanteurs multiples composant l'atmosphère spéciale de cet horrible milieu. – Ici, là, en haut, en bas, l'ordure. – Et ce dégageant sans cesse de cet amas d'immondices, une buée, dénonçant le crime et le vice, monte comme un brouillard mortel pour défendre l'approche de cette sentine³¹.

Et le quartier de se résoudre une fois encore en une vapeur immatérielle ; quand ce ne sont pas quelques traces grasseuses qui absorbent l'attention du héros, échoué au fond d'une brasserie :

Il souriait aux tables de marbre blanc, où des taches indélébiles dessinaient dans le grain poli des formes grotesques, aux banquettes à dos de cuir verni, au-dessus desquelles une maculature huileuse, inégale et plus foncée par place, salissait la peinture vert d'eau des murs. Une délicieuse sensation de bien-être envahissait le maître d'étude, se coulant dans ses manches avec des caresses qui lui chatouillaient l'épiderme : le côté sombre de sa vie disparaissait chassé par cette illusion factice du café³².

Tout un univers dans une tache de graisse... Ces dessins dérisoires que des souillures tracent sur le marbre des tables suffisent au bonheur du personnage. La description microscopique n'est pas loin de parodier les scènes magistrales et puissamment cartographiques du roman parisien, où, du haut de la Montagne Sainte-Geneviève, il s'agissait de lire le plan de Paris pour y mieux projeter son désir. Le changement d'échelle est manifeste. Le spectacle « parisien » a indéniablement changé de dimensions.

Les signes identitaires du Quartier des Écoles, à force d'être représentés, ressassés, ont été très tôt, très vite, exténués et dépouillés de leur imaginaire. S'il fut sans doute le meilleur endroit pour conquérir Paris, il est devenu le meilleur endroit pour le manquer. S'il a secrété « le miracle du roman de formation français » (Franco Moretti), il s'est fait aussi le creuset de toutes les errances et

30. *Op. cit.*, p. 149.

31. Gustave Toudouze, *Le Vice, Mœurs contemporaines*, Dentu, 1882, p. 81.

32. *Ibid.*, p. 83.

déliquescences du roman post-balzacien. Flaubert, en promenant Frédéric Moreau dans un Quartier latin estival déserté, a vidé les lieux de leur génie :

Il remontait au hasard le Quartier latin, si tumultueux d'habitude, mais désert à cette époque, car les étudiants étaient partis dans leurs familles. Les grands murs des collèges, comme allongés par le silence, avaient un aspect plus morne encore ; on entendait toutes sortes de bruits paisibles, des battements d'ailes dans des cages, le ronflement d'un tour, le marteau d'un savetier ; et les marchands d'habits, au milieu des rues, interrogeaient de l'œil chaque fenêtre, inutilement. Au fond des cafés solitaires, la dame du comptoir bâillait entre ses carafons remplis ; les journaux demeuraient en ordre sur la table des cabinets de lecture ; dans l'atelier des repasseuses, des linges frissonnaient sous les bouffées du vent tiède. De temps à autre, il s'arrêtait à l'étalage d'un bouquiniste ; un omnibus qui descendait en frôlant le trottoir, le faisait se retourner ; et, parvenu devant le Luxembourg, il n'allait pas plus loin³³.

Le Quartier latin où déambule Frédéric est marqué, comme tant de lieux flaubertiens, par « la victoire silencieuse de la contingence matérielle » (Didier Philippot). Décor figé, abandonné, en attente de ses acteurs en vacances. Décor impassible dont il n'y a plus rien à tirer. Si Frédéric se retourne, c'est au frôlement d'un omnibus et non à celui d'une grisette. Et pour comble, le Luxembourg ne vaut même plus la peine d'être visité ; au lieu d'être une invitation à la promenade, il n'est plus qu'une butée. Ostensiblement, Flaubert esquivait le pittoresque jardin de Murger, comme si celui-ci avait déjà tout donné. Pour le coup, il est vraiment devenu un non lieu.

Chantal PIERRE-GNASSOUNOU
Université Paris 3

33. G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Le Livre de poche, p. 77.